

Une littérature des communautés culturelles *made in Québec*? A cultural communities' literature made in Québec?

Simon Harel

Volume 5, Number 2, 2002

Penser le lien collectif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000679ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000679ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Harel, S. (2002). Une littérature des communautés culturelles *made in Québec*?
Globe, 5(2), 57–77. <https://doi.org/10.7202/1000679ar>

Article abstract

Quebec's cultural communities' literature is often perceived as a discourse of emancipation. On the one hand, the productions are read as an outsider's testimony, a foreign perspective that renews Quebec's discourse on the construction of identities in the post-referendum context. On the other hand, these texts are commonly read as opening up the possibility of a diverse cultural discourse. This article questions the practices of nomination and categorization that are used in the critical discourse about this literature. The author, through a number of cultural objects, analyses the configuration of memory and migration, in order to bring to light the background that often turns the literature of cultural communities into a contemporary stereotype of Québec literature.

Une littérature des communautés culturelles *made in Québec* ?

Simon Harel

Université du Québec à Montréal

Résumé – La littérature des communautés culturelles au Québec est souvent reçue comme un discours d'affranchissement, d'émancipation. Elle est lue, d'une part, comme le témoignage « extérieur » d'une parole « étrangère » qui renouvelle le discours sur les constructions identitaires au Québec dans un contexte post-référendaire. Elle est perçue, d'autre part, comme la promesse d'un discours culturel pluriel. Cet article désire revenir sur les « pratiques » singulières de nomination et de catégorisation de ladite littérature des communautés culturelles. L'auteur étudie les motifs de la mémoire, de la migration, parmi divers objets culturels, afin de discuter l'arrière-plan doxique qui fait souvent de la littérature des communautés culturelles un stéréotype contemporain de la littérature québécoise.

A cultural communities' literature made in Québec ?

Abstract – *Québec's cultural communities' literature is often perceived as a discourse of emancipation. On the one hand, the productions are read as an outsider's testimony, a foreign perspective that renews Québec's discourse on the construction of identities in the post-referendum context. On the other hand, these texts are commonly read as opening up the possibility of a diverse cultural discourse. This article questions the practices of nomination and categorization that are used in the critical discourse about this literature. The author, through a number of cultural objects, analyses the configuration of memory and migration, in order to bring to light the background that often turns the literature of cultural communities into a contemporary stereotype of Québec literature.*

Car nous savons que l'origine est une maison vide, nous cherchons partout cette origine et nous ne trouvons que la fameuse métaphore du vide. Nous sommes terrifiés par la maison de l'origine, là où nous avons passé les heures

Simon Harel, « Une littérature des communautés culturelles *made in Québec* ? », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 5, n° 2, 2002.

idylliques de l'enfance, parce que tout ce que nous y trouvons est le vide.

JOËL DESROSNIERS,
Théories caraïbes. Poétique du déracinement.

Joël Desrosiers, poète et essayiste, écrit que sa demeure est une « maison vide ». Pour l'auteur, la quête de l'origine est un projet dont la projection identificatoire offre matière aux fantasmes premiers du roman familial. La littérature des communautés culturelles, mais l'on ajoutera toute littérature, habite cette maison vide dont il est espéré secrètement qu'elle accueille le sujet.

La singularité de la littérature des communautés culturelles au Québec provient de la discordance de ces écritures migrantes qui posent la difficile question de la légitimité symbolique du projet national québécois¹. Comment penser alors cette discordance étrange qui forme la trame de l'histoire du Québec contemporain : des sujets – autochtones – étaient à la recherche d'un nom afin de contrer une blessure nominale

1. Je fais une distinction nette entre la littérature des communautés culturelles et l'écriture migrante. La première fait référence à la mise en forme de l'ethnicité qui devient alors la transcription d'une réalité sociale. Quant à l'écriture migrante, elle suppose une modification du sujet dans le mouvement même de la création qui s'apparente à une écriture en transit. De nombreux débats ont cours sur cette question de la communauté ethnique que l'on oppose à la déterritorialisation dont serait porteur l'acte d'écriture. Ces débats se construisent fort étrangement par le recours à une pensée binaire alors que l'enjeu explicite de la réflexion menée consiste à promouvoir un discours interstitiel, marginal, ou encore périphérique. Si l'ethnicité est une construction sociale et idéologique fort complexe, on ne peut la réduire péjorativement à la forme archaïque de la tradition. Quant à la communauté, elle n'est pas l'enjeu explicite de l'énonciation littéraire. Mais on ne saurait passer sous silence un *effet* communautaire qui caractérise l'écriture migrante dans sa relation aux Idéaux étudiés par la psychanalyse : identification et idéalisation du lieu natal, affect dépressif et souvent mélancolique qui traduit un passage difficile, souvent traumatique, au pays d'adoption. Pour les besoins de l'exposé, je retiendrai la distinction entre « littérature des communautés culturelles » et « écritures migrantes ». Je privilégie la notion « d'écriture migrante », même si elle me semble devenir essentialiste dans son désir de promouvoir à tout prix un éloge de la déterritorialisation généralisée. Les écritures migrantes peuvent être lues, on le verra un peu plus loin, comme la présentation symptomatique d'un malaise qui traduit l'état des lieux au Québec sur la question de l'identité.

qui les assimilait à la forme racialisée, dépréciative de l'appartenance canadienne-française. Des sujets « étrangers » qui émigraient au Québec devenaient les témoins d'une blessure nominale leur rappelant cette désistance du lieu autrefois habité puis quitté. La discordance prenait la forme d'un discours. Cette discordance me semble avoir été vive dans le Québec des années 1960, brève période où la question de la « souveraineté » incertaine et renouvelée était moins actuelle que la lutte de libération nationale, la décolonisation, ou encore la revendication de la laïcité.

La littérature québécoise se donnait alors à lire dès ce moment un travail de la culture, un projet d'autohistorisation. Face à ce projet dont on ne doit pas négliger la portée sociale, il n'y aurait pas aujourd'hui d'écriture dite migrante. Il n'y aurait eu que des étrangers accueillis dont l'intégration aurait été souhaitée de manière maladroite et confuse. Bien que l'affirmation semble radicale, je pense que la légitimation du projet national, s'autoconstituant sous la forme d'un Grand Récit, a permis de rompre la personnalisation rhétorique de la figure de l'étranger. En somme, l'institution littéraire, dans la mesure où elle se conformait aux grands présupposés du récit national, créait une communauté où la question des marges et de la périphérie pouvait être enfin posée.

Ce serait en effet méconnaître la facture des appareils de pouvoir que de penser les processus de légitimation sous une forme abstraite, désincarnée. Au contraire, l'apparition puis « l'intégration » de la littérature migrante à l'institution littéraire est un symptôme de la puissance des appareils de pouvoir. Reste alors à s'interroger sur la « résistance » réelle que promeuvent « certaines » écritures d'écrivains appartenant à cette catégorisation. La « résistance » à la culture hégémonique est un processus de délégitimation des récits constitués. La littérature migrante joue à cet égard un rôle important. Mais il ne faut jamais oublier que la résistance à la légitimation est elle-même un processus institutionnel. Néanmoins, on peut constater un changement radical sur ces questions au cours des années 1980 Il serait fastidieux d'en faire la description. Mais l'identitaire prend le pas sur l'identité, l'écriture du hors-lieu semble une façon de lutter contre l'enracinement, la déterritorialisation devient un motif discursif.

Que signifie cet éloge de la transculturalité, du cosmopolitisme dans le Québec des années 1980 ? Quelles significations pouvons-nous en tirer aujourd'hui ? L'éloge du mouvement est alors revendiquée, de la même manière que l'hybridité des signes est au rendez-vous. Cette euphorie est troublante : j'entends par là que la valorisation de la migration est à questionner parce que cette euphorie se veut l'envers de la commémoration, bouscule l'éloge de la tradition et de la filiation. Quelque chose a bougé de manière forte dans le Québec des années 1980, mais qui se joue sous la forme de la confusion et de l'hésitation. L'écriture migrante devient un fait de discours. Pour cette raison, elle acquiert une valeur générique et devient, dans le pire des cas, une *doxa* rassurante.

Nous serions tous des écrivains migrants grâce à une disposition personnelle qui nous transforme en gens du voyage, nous conduit à errer dans le monde des signes. Nous serions tous des écrivains migrants grâce à cette mobilité foncière que revendique la littérature. Pour amplifier le trait doxologique, la littérature québécoise serait devenue singulière, « distincte » par le biais de la littérature des communautés culturelles. Ce déplacement des polarités est étrange, dans la mesure où il propose la renégociation des paradoxes qui constituent le lien social. Comment ne pas être étonné par ce renversement subit ? La littérature québécoise se serait formé un nouvel alibi social : la migration favoriserait le dépassement de soi à la faveur du dépaysement. Et les auteurs dits « ethniques » associés à l'appartenance aux « communautés culturelles » deviendraient alors embarrassants puisqu'ils témoigneraient de leurs « racines ». Ils figureraient l'achèvement du voyage, sa limite interne sous la forme d'une identité à la fois troublante et dérangeante.

La littérature québécoise : une antimémoire ?

A-t-on mesuré avec le ton qu'il convient ce brutal changement de perspective ? La littérature québécoise est devenue cette antimémoire qui oppose de manière violente l'impact de la tradition à la pulsation postmoderne de l'effacement. C'est toute la littérature québécoise qui fait fi désormais de l'identité et embrasse dans sa démesure la donne publicitaire postmoderne, croyant de cette façon trouver un supplément d'âme.

UNE LITTÉRATURE DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES

La littérature des « communautés culturelles » demeure pour ces raisons d'une actualité dérangeante. On a beau faire valoir l'imprécision d'un tel concept, son appartenance sémantique au discours hégémonique pratiqué par les appareils de pouvoir. Pour les mêmes raisons, on peut bien décréter que l'expression d'une communauté ne relève pas prioritairement du champ littéraire et que les contraintes politiques sont à cet égard plus puissantes². On ajoutera que la posture théorique, sur ces questions, n'est pas naïve, encore moins « désintéressée », en somme que le discours mis en œuvre afin de situer rhétoriquement la « littérature des

2. Nombreux sont les travaux menés dans le champ des théories postcoloniales qui mettent en relief le caractère insuffisant du culturalisme lorsqu'il s'agit de réfléchir, dans une perspective critique, à la notion d'écriture migrante. Les travaux de G. Spivak, d'E. Said et de H. Bhabha dégagent différentes tendances de cette pensée critique. La littérature migrante au Québec ne serait-elle pas la forme inédite d'un discours marginal à l'intérieur d'un espace collectif minoritaire ? Si tel est le cas, l'étude dudit particularisme québécois gagnerait à être poursuivie dans le cadre d'une réflexion sur la configuration de l'espace postcolonial dans la littérature d'expression française. Nous constatons que les travaux menés sur l'écriture diasporique, postexilique traitent souvent de configurations littéraires qui s'inscrivent dans le cadre d'une contestation des « Commonwealth Literatures » et de la légitimité canonique de la littérature anglaise. Pour ces raisons, la dynamique postcoloniale sous-jacente relève d'une histoire précise qui ne saurait prétendre à l'universalité. Le « cas » québécois nous semble singulier dans l'espace des Amériques puisqu'il interroge la complexité des héritages coloniaux et postcoloniaux : « état régional » en Amérique du Nord tout en demeurant « province » canadienne, source du peuplement français dans les Amériques ; espace colonial singulier du fait de la conquête britannique et de l'appartenance au *Dominion*, puis à l'espace national canadien selon ses diverses modifications juridico-politiques ; lieu périphérique et pourtant consacré de l'expression francophone internationale se situant de manière ambivalente face au discours métropolitain français perçu jusqu'aux années 1960 comme un pouvoir néocolonial diffus ; espace d'attraction urbaine de l'immigration francophone internationale en provenance des Antilles, de l'Afrique Noire, du Proche et du Moyen Orient, de l'Europe Centrale. Tous ces motifs font de la littérature québécoise, et plus encore de l'énonciation migrante, un laboratoire cosmopolite. Pour ces raisons, il importe que les théoriciens du fait littéraire au Québec tiennent compte de manière systématique des travaux récents sur les théories postcoloniales dans l'espace francophone. Si les travaux de nombreux théoriciens anglo-américains font référence aux œuvres majeures d'Édouard Glissant, de Maryse Condé, de Assia Djebar, de Frantz Fanon, de Jacques Derrida, entre autres auteurs, il nous faut situer cette pensée dans son lieu historique d'élaboration dialogique qu'est l'espace francophone interculturel et postcolonial.

communautés culturelles » est une constitution énonciative « imaginaire » qui désigne projectivement l'étranger, l'immigrant, le marginal à sa place...

Il n'en reste pas moins que cette littérature des « communautés culturelles » existe et fait part notamment de la violence des traumas migratoires qui sont associés pour beaucoup aux déséquilibres systématiques des « échanges » économiques. Si la littérature québécoise se veut une « antimémoire », n'est-ce pas qu'elle cherche confusément un nouveau sens à donner à la tradition, aux règles d'échange et d'hospitalité ? La littérature des « communautés culturelles » a sur ces questions un « rôle » important à jouer. Entre le ressassement de l'identité et la valorisation de la déterritorialisation, n'y a-t-il pas précisément « quelque chose » qui a été laissé pour compte et qui appartient à l'espace de la communauté impossible, du littéraire ? N'est-il pas singulier que la littérature québécoise contemporaine avoue sa fascination pour les marges ? Qu'elle se donne à lire comme une corporéité démembrée, une esthétique du fragment, ou encore de la pluralité énonciative ? N'y a-t-il pas, à cette occasion, le refus de l'identité, non pas forme organisatrice de la connaissance de soi, mais de manière plus marginale, espace potentiel de la culture ? La littérature est habitée par son espace propre. À ce titre, le texte littéraire n'est pas le représentant d'une intention politique, d'une communauté. N'empêche... la mise à l'écart de l'espace propre de l'identité me semble trop nette et décisive pour ne pas être la source majeure d'une résistance (au sens freudien) dans le champ de la culture. On retient de la littérature des communautés culturelles l'idéal d'une déterritorialisation qui prend les formes inédites de la nouveauté, de la découverte.

L'écriture migrante permettrait l'apologie de l'identité instable, fragmentaire. Le « sentiment » d'identité serait démodé. Il incarnerait une détestation dont la fureur est à interroger³. Le récit de vie de l'immi-

3. On conviendra que le « sentiment d'identité » est une expression vieillotte, pour tout dire désuète. Pourtant Donald W. Winnicott interroge la « place » de l'identité au cœur du dispositif psychique. C'est que Winnicott, fidèle à l'engagement clinique du psychanalyste, nous offre une réflexion soutenue sur le temps imposé du trauma, ou encore la déréalisation spatio-temporelle du psychisme

gration céderait le pas à l'autofiction. Le trauma de l'immigration aurait laissé place à la transhumance électronique des identités multiples. Cet éloge du multiple et de l'hybridité réfute un discours identitaire dont les balises inaugurale et terminale forment un récit mimétique, prévisible. Il reste que la contestation de l'identité est atténuée par le désir, souvent ambigu, de préserver, au cœur de l'acte énonciatif, la forme altérée du soi.

Les nouvelles formes de témoignage, de récits de vie, les modifications essentielles qui accompagnent l'écriture autobiographique dont le désir consiste à faire coïncider énonciation et vérité : ces facteurs traduisent une crise majeure de la « représentation ». Mais cette crise n'est pas un désaveu du fait représentatif car de nouvelles formes de lisibilité sont mises en valeur afin de créer un « trouble » identitaire que l'on observe notamment dans les formes contemporaines de l'autofiction.

Le propos semblera provocateur. On peut se demander si la littérature « migrante » ne correspond pas à une « croyance projective » bien établie qui permet de parler de soi tout en se mettant dans la peau de l'autre. Par une torsion étonnante, la littérature québécoise rencontrerait, à la faveur de l'éloge de la migration, un discours traditionnel lisible qui renoue avec la figure du nomadisme : le coureur des bois serait devenu un sujet postmoderne, affamé de signes. Faut-il s'étonner du renversement ? Ce serait faire preuve de grande naïveté car la similitude, justifiée

de l'enfant dans un contexte de déliaison psychotique. La psychanalyse, si l'on retient les travaux de Winnicott, mais aussi dans une perspective théorique différente, ceux de Lacan, interroge précisément cette brutale mise en œuvre de la déliaison. Remplaçons le sentiment d'identité par l'affect, ou encore la perception défaillante, et nous aurons sous les yeux l'argument central de la psychanalyse tel qu'il est proposé, de manière légitime et dite scientifique, dans les domaines de la sémiotique cognitive, ou encore de l'esthétique influencée par les travaux phénoménologiques (de Merleau-Ponty à Husserl). La psychanalyse ne prétend pas de son côté en arriver à une compréhension non aporétique du sentiment d'identité, ou encore de la perception de soi. Elle fait valoir, au contraire, que le sujet interroge indéfiniment son appartenance psychique au lieu natal : ce dernier, soumis au refoulement originnaire, prenant « forme » dans des constructions imaginaires substitutives. Le fantasme est pour cette raison la forme inaugurale du roman familial qui, dans une perspective freudienne, rejoue, pour tout sujet, l'élaboration de sa filiation, de son appartenance à une fratrie.

par la coïncidence imaginaire d'histoires antagonistes, est le fruit d'une narration légitimante. La littérature migrante ne s'inscrit-elle pas dans un moule idéologique dominant ? Est-ce parce que le Québec pense encore son identité nationale en fonction d'une ethnicité majoritaire qu'il tente de créer une transcendance grâce à laquelle il peut envisager un certain universalisme⁴ ? Pour ces raisons, l'écrivain migrant deviendrait un étrange adjuvant. Le nomadisme, d'abord perçu comme extériorité, constituerait l'*ethos* littéraire. L'écrivain migrant, par son intégration à une littérature commune, figurerait un ancêtre mythique dont la fondation est revendiquée. En somme, l'écrivain migrant permettrait de renouveler l'*archè* du projet national. Il donnerait une puissance persuasive nouvelle aux discours identitaires collectivistes. L'écrivain migrant serait nommé par cette narration légitimante qui utilise à ses fins le discours minoritaire, intègre et atténue sa portée subversive.

L'interculturalité : un récit identitaire ?

L'écrivain migrant permettrait d'outrepasser fictivement les bornes narratives de la nation, de l'identification du sujet-nation comme source nominale du projet collectif. Pour l'écrire de manière prosaïque, l'interculturalité appartient aux paramètres constitutifs du projet national⁵. Il en va de la faisabilité stratégique de ce projet. Il en va aussi

4. Dans les nombreux débats qui font référence à l'écriture migrante au Québec, ce discours est fréquent. La littérature migrante serait un projet pouvant mettre terme à une ethnicité diffuse et étouffante qui caractérise le Québec contemporain. Elle pourrait de plus favoriser l'émergence d'une pensée cosmopolitique : la confusion identitaire, la procrastination et l'hésitation dans le domaine du politique devenant soudainement des atouts à repenser dans le Québec démembré de la post-modernité. Régine Robin, dans sa postface à la réédition de *La Québécoise*, célèbre cette passion de l'impureté et du métissage. Borges apparaît dans le monde déréel, que décrit Régine Robin, comme la forme de cet universalisme. Pour Régine Robin, la littérature québécoise doit être à la hauteur de son étrangeté, affronter le refoulé qui accompagne le fantasme de l'indifférenciation identitaire pour mieux proposer une migration des signes de l'identité québécoise, puis leur dissémination.

5. La notion de littérature des communautés culturelles me semble convenue, par moments hypocrite. Semblable à l'idéologie multiculturaliste, promue au Canada, chaque sujet se voit offrir un lieu de résidence restreint, communautaire, dont il

UNE LITTÉRATURE DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES

de sa légitimité symbolique. À cet égard, la situation québécoise n'a rien d'exceptionnel. Notons seulement que le développement de la littérature des communautés culturelles au Québec offre cohésion et solidité à une réflexion sur l'*ethos* collectif qui demeure souvent confuse et truffée de bonnes intentions. Dans la mesure où les grands récits identitaires de la souveraineté sont en perte de vitesse, à la recherche de nouvelles formes de légitimité, il apparaît clair que la littérature migrante devient une « condition gagnante ».

La littérature migrante a pour mérite d'indiquer que l'identité n'est pas fermée sur elle-même, puisque l'altérité n'est pas une extériorité lointaine. Dans la foulée des théories postcoloniales, la notion de « littérature des communautés culturelles » est remise en question : l'altérité y devient un miroir d'emprunt, le vestige impérialiste d'un discours qui crée de toutes pièces une altérité visible, discernable par son exotisme. Quant à l'identité, elle n'est plus un a priori, encore moins la forme embryonnaire de la conscience de soi qui connaîtra, au cours de la maturation du sujet, son plein déploiement.

Ce n'est pas un hasard si les théoriciens les plus importants dans le domaine des études coloniales reconnaissent leur dette envers Jacques Derrida. Les notions de désistance, de différance sont pertinentes si l'on désire penser l'identité comme une réalité qui appartient au monde du désordre et de l'effraction traumatique. L'identité n'est plus alors une

pourra faire bon usage. L'éloge du multiculturalisme est une façon polie, pour cette raison détestable, de faire le vide sur la question de l'universalité, comme projet culturel singulier, et d'affirmer un relativisme culturel mou qui reposerait sur l'expérience vécue de chacun. Pour des raisons différentes, l'écriture migrante est aussi quelquefois la forme doxologique d'un exotisme qui permet à la communauté des lecteurs de contempler la forme stéréotypée d'un déplacement qui reste lisible. L'étrangeté mise en scène a alors valeur de breloque publicitaire : le sujet migrant est le personnage d'un discours de consommation de masse. On ne cesse de célébrer au Québec les formes diverses d'une écriture migrante qui nous fait éprouver une altérité autrefois interdite. Mais n'est-ce pas un leurre que de s'imaginer une altérité interdite pouvant soudainement faire l'objet d'une communication directe ? Sur ces questions, je considère que l'écriture migrante n'a pas à devenir un site touristique ayant pour fonction d'accréditer une politique identitaire que l'on ménage par la mise en place de marges exotiques.

catégorie relationnelle, à mettre sous le joug d'une théorie de la communication. Le discours social tenu au Québec sur les questions interculturelles me semble à cet égard d'une grande ambivalence. L'identité et l'altérité sont les protagonistes d'un conflit insoluble. Ce conflit dont la dimension rhétorique est palpable appartient à la sphère politique. Les tenants d'une politique identitaire font valoir que le nationalisme, dans la mesure où il est assujéti aux fondements de l'État de droit, favorise une « gouvernance » à propos des questions interculturelles⁶.

J'aimerais choisir un exemple précis : l'origine ethnique. L'ouvrage de Guy Bouthillier, *L'obsession ethnique*, recourt au nationalisme afin de proposer une articulation conséquente de la dimension ethnique et de situer ce paradigme dans une perspective plus vaste. Bouthillier reproche au Canada anglais de penser le Québec sous la forme d'une réserve ethnique. Ce point de vue a pour conséquence extrême, selon Bouthillier, de forger un discours qui fait appel à la revendication différentialiste de l'ethnicité. Le propos de Bouthillier est simple et revendicateur : il refuse l'attribution ethniste, propose le vent libérateur de l'émancipation politique au nom d'idéaux républicains et citoyens. Dans cette perspective, la notion de communauté culturelle devient secondaire. Elle est un accident de l'histoire puisque la (re)fondation du corps social québécois impose d'en finir avec l'ethnicité majoritaire dont Bouthillier avance qu'elle est grandiloquente, définie projectivement par l'Autre canadien. La mise au rancart de l'ethnicité est impérative afin d'opposer à la particularisation des communautés culturelles le devenir-citoyen du Québec souverain. L'émancipation grandiloquente, favorisée par Guy Bouthillier, revendique le monde de l'altérité. Mais cette dernière est encore perçue comme une revendication ethniciste. L'Autre, c'est-à-dire l'immigrant, doit abandonner ce qui apparaît comme une identité pre-

6. On aura compris que je récusé la pertinence scientifique d'une telle politique identitaire. Cette dernière n'est pas un objet notionnel, tout au plus la concrétisation d'un débat politique qui engage les acteurs sociaux. Et la politique identitaire n'est souvent que l'aveu tragique d'une difficulté à théoriser ce qui, dans la culture québécoise, échappe à l'ordre des préconceptions idéologiques. Que la fiction de l'identitaire circule au Québec, c'est une chose entendue. Mais une politique identitaire est déjà une forme de légitimation d'un nom propre, d'un état civil, d'une appartenance... Et la culture, dans ce débat, n'est pas la transcription des présupposés narratifs qui animent le discours politique.

UNE LITTÉRATURE DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES

mière, restrictive, afin de devenir un citoyen. La fantastique polysémie que revêt le concept d'altérité nous permet de constater que nous n'avons rien gagné au change. Il est évident que la rhétorique du discours soumis par Guy Bouthillier est simpliste. Que signifie cette émancipation de l'immigrant, si ce n'est la mise en place d'une intégration obligée, violente, coercitive. D'autant que cette intégration prend forme au cœur du collectif québécois qui tente, selon la pensée de Bouthillier, d'échapper au statut de réserve ethnique imposé par le Canada anglais. En somme, l'altérité est revendiquée par Bouthillier comme concept mobilisateur afin de définir ce que serait un idéal citoyen. Mais cette altérité est particularisée, imprévisible, pour tout dire ethnique. Elle doit laisser place au mouvement unificateur de l'idéalité républicaine si l'on ajoute que cette rhétorique, qui privilégie une ethnicité déguisée sous le masque aimable de l'universalité, s'oppose à un discours dominant dans le domaine des études littéraires.

À l'identité forte du collectif, à sa dimension assertive, il faudrait opposer la puissance discursive du minoritaire, la valorisation de la marginalité et de la périphérie. Il faudrait, pour les mêmes raisons, questionner l'identité localisée territorialement au profit d'une identité transnationale. Les nombreux changements politiques, économiques et culturels que nous vivons font que nous pensons le monde grâce aux expressions de la turbulence, du changement, de la crise. Le choix des expressions est d'ailleurs significatif. La « crise » traduit la désorganisation d'un système dont la régulation était assurée. La « crise » peut indiquer un renversement négatif anormal, qui appartient au monde de la psychopathologie. Elle peut aussi favoriser un changement qui engage une réorganisation systémique. Il est discutable, d'une part, de lier ce « temps de crise » aux formes organisatrices de la culture. Nous ne gagnons pas, d'autre part, à faire de la littérature migrante une brève interférence qui devient révolte éphémère.

C'est un point de vue réducteur que d'associer le temps de la culture à un phénomène subversif léger, sinon anodin. Dans cette perspective, la littérature migrante caractériserait un phénomène épisodique, perspective réductrice puisqu'elle assimile la littérature migrante à un phénomène ponctuel dont l'historicité est pour ainsi dire gommée. Voilà

pourtant ce qui se produit avec un discours lénifiant tenu sur la littérature migrante au Québec. Prétendant offrir aux communautés culturelles une « place », mais laquelle ?, le sujet du collectif se donne l'alibi de la bonne conscience à peu de frais qui permet d'édifier la littérature québécoise sur des images de tolérance, d'ouverture à l'autre. Mais la littérature n'est pas une nouvelle *caritas* : elle ne doit rien aux fictions « religieuses » qui reposent sur la croyance et la certitude d'un sentiment océanique que Freud avait critiqué avec force.

Migration et trauma

Le fait de parler de « littérature des communautés culturelles » est de toute manière la source de nombreux malentendus. La littérature ne prend pas « racine » lors de l'événement migratoire. Cet événement est certes décisif puisqu'il fonde pour un sujet ce qui l'engage dans une filiation déplacée. Mais la littérature n'a pas pour fonction de rejouer ce premier départ. Elle est avant tout la métabolisation pour un sujet de ce qui le noue psychiquement à une filiation travaillée par la rupture migratoire. Si Naïm Kattan et Régine Robin ont émigré, cette actualité événementielle forme la trame rudimentaire de ce que l'on peut bien appeler la littérature migrante. Mais le fait migratoire, lorsqu'il s'agit de la deuxième ou de la troisième génération, prend un autre relief. Ce n'est pas tant le mouvement du *trans* qui est mis en exergue dans les commentaires simplistes à propos de la littérature migrante, qu'une *doxa* offrant l'illusion de regrouper des imaginaires hétérogènes. Quel lien peut-on former entre l'écriture d'un Marco Micone et celle de Régine Robin ? Quelles sont les intersections observables entre les écrits de Dany Laferrière et ceux de Naïm Kattan ? Les exemples sont offerts afin de démontrer l'amplitude et la complexité de la problématique étudiée. On oublie trop souvent que ces auteurs écrivent ! La singularité de leurs fictions n'est pas instrumentale et la culture n'est pas un savoir-faire. Elle ne saurait être la seule description de traditions, la mise en forme d'un témoignage.

La littérature n'est pas l'objet d'une affirmation communautaire. Elle peut faire l'objet d'une promotion ou d'une dévaluation selon les règles de légitimité de l'institution littéraire. Mais la littérature est avant tout la

UNE LITTÉRATURE DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES

mise en jeu d'une subjectivité qui moule et éprouve tout à la fois la matérialité de l'expérience langagière. La littérature ne peut souscrire à l'idée réductrice d'une relation instrumentale de l'individualité et du collectif. Il est pour cette raison étrange, alors que l'on parle avec une certaine gêne, si ce n'est avec le sentiment d'une autodépréciation intériorisée, de littérature québécoise, sous un mode qui associe la territorialité, l'expression d'un « peuple » et la singularité de son énonciation, de constater l'euphorie, parfois mêlée d'agacement, qui accompagne la perception des formes de la transculturalité⁷. Cette perception implique, à la suite de la célébration de la diversité culturelle, un modèle consensuel qui appartient au discours social utopique.

Si j'insiste sur cette dimension utopique, c'est que la lecture des formes hétérogènes de la culture doit se situer à la hauteur d'un idéal inaccessible façonné par une personnalisation héroïque. On retient de façon excessive les ressassements ethnocentriques qui font de la

7. Retenons, parmi plusieurs commentaires, ceux-ci : « La transculture est aujourd'hui l'objet de bien des malentendus. Il n'en a pas toujours été ainsi. Lorsque la revue *Vice Versa* l'introduisit, voici dix ans, dans la culture québécoise, l'accueil réservé par les observateurs en fut un d'amicale curiosité mêlée d'espoir qui surprit le groupe fondateur auquel j'appartenais. Le contexte, il est vrai, était propice. Le nationalisme refluit et les Québécois découvraient, étonnés, que leur société "tricotée serrée" avait en réalité un maillage plus lâche qu'ils ne l'avaient pensé. Un nouveau discours de convergence s'imposait donc, et ce, d'autant plus qu'il fallait briser le maléfice postréférendaire. C'est désormais à l'extérieur qu'on irait le chercher. Attitude généreuse, mais qui n'est pas nouvelle. Ce goût pour l'exotisme est, on le sait, une constante de la culture politique québécoise et renvoie à son opposé : le nationalisme. Les artistes et écrivains sont souvent les premiers à imprimer ce mouvement de balancier qui fait alterner cosmopolitisme et régionalisme, souvent dans une même génération. Et pour cause. Dans une culture minoritaire, ces derniers héritent du double statut politique et symbolique. Quoi qu'ils fassent, ils parlent au nom de tous. L'histoire littéraire depuis Nelligan l'illustre éloquemment. La transculture ne devait pas échapper à cette oscillation. Un certain nombre d'artistes trouvèrent là une manière d'échapper au poids de la communauté. Mais, de loi 143 en lac Meech, l'Histoire a repris son cours. Version in du multiculturalisme pour les uns ; dernier avatar de cette culture planétaire *made in* Hollywood honnie pour les autres, ou encore ultime expression de l'œcuménisme, chère à l'Église, la transculture est devenue objet de méfiance sinon d'agacement. "Et puis, rétorquent ses adversaires, pourquoi persister à appeler « trans-culture » – l'horrible néologisme – ce qui est tout simplement de la culture ?" • Fulvio Caccia, *Le Devoir*, vendredi 7 janvier 1994, « Pour la transculture II ».

littérature des communautés culturelles une menace, un appel diffus à la banalisation de la culture québécoise. Au contraire, la personnalisation héroïque du « sujet » des communautés requiert une interrogation soutenue. La littérature des communautés culturelles que perçoit le discours social est une utopie : un lieu dont l'habitabilité est souhaitée afin de mieux accueillir la culture québécoise⁸. C'est pour cette raison que je fais appel à la figure de l'ancêtre mythique, afin de donner forme à la posture de l'écrivain des communautés culturelles. Par une torsion dont il nous faut mesurer l'ampleur, l'utopie de « l'ailleurs » fonde le renouvellement de la culture québécoise. Cette dernière fait des écrivains des communautés culturelles la forme collective d'un sujet qui peut transmettre un savoir à propos du pluralisme. Ce savoir est un espace utopique qui ouvre la culture à la démesure du désir. Voilà pourquoi l'écrivain « réel » ou encore référentiel est décevant. Voilà pourquoi il suscite parfois le ressentiment. N'acceptons pas trop vite la thèse de l'ethnocentrisme endémique de la société d'accueil, ce qui, dans le cas singulier du Québec, pathologise abusivement une fiction identitaire : la « psyché » québécoise devenant un automatisme de répétition qui radote le discours national. S'il y a ressentiment, c'est que l'écrivain des commu-

8. La notion d'habitabilité me semble nécessaire si l'on veut aborder la question du « refuge », du « sanctuaire » au cœur de l'écriture migrante. Cette notion m'apparaît aussi utile afin de fonder la logique de l'hospitalité qui tient lieu de forme contenante, accueillante et qui caractérise une des pratiques vivantes de la culture. On lira à ce sujet l'article fort intéressant de Dorreen Massey, « Double Articulation : A Place in the World ». In *Displacements : Cultural Identities in Question*, Angelika Bammer (dir.), Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press., 1994, p. 110-121. Au sein d'un contexte postmoderne où la notion d'identité s'est considérablement modifiée (si ce n'est effritée), l'article de Doreen Massey nous invite à un questionnement et à une compréhension plus lucide des enjeux inhérents à la notion de *place* (dont la traduction pourrait trouver son équivalent français dans le terme de lieu). Dès lors, c'est la nécessité d'une vision différente de la notion de lieu qu'implore l'analyste. Elle montre en quoi l'hétérogénéité est au fondement de tout espace, balayant ainsi la possibilité d'une origine singulière, d'une identité pure et de toutes formes d'essentialismes du genre. Massey voit un réseau d'interrelations à la source de toutes structures (et *a fortiori* de tout fondement géographique) de telle sorte qu'il est, pour elle, impossible de penser l'identité du lieu comme une entité définie : « the identity of a place is formed out of social interrelations, and a proportion of those interrelations – larger or smaller, depending on the time and on the space – will stretch beyond that “place” itself » (p. 115).

nautés culturelles ne peut occuper la place de cet idéal. L'idéal ne peut faire l'objet d'une mainmise puisqu'il appartient au monde labile des identifications imaginaires⁹. Et l'utopie, qui est aussi le modèle d'une société idéale, rejette à sa périphérie les formes représentées de la marginalité. Le ressentiment caractérise plutôt le « pouvoir » à la fois marginal et subversif que l'on prête à l'écrivain migrant. Ce « pouvoir » porte toujours l'emprise de l'idéal.

Ce dernier se transforme brutalement en narcissisme du négatif quand la société d'accueil constate que l'idéal est déchu de ses qualités. La tâche du sujet-étranger est périlleuse puisqu'il fait jouer un truchement interrogeant la puissance ou la faiblesse symboligène de la société d'accueil. L'utopie est offerte en partage au sujet-étranger afin qu'il se mesure et affronte l'idéal de la société d'accueil.

Paradoxe troublant, la littérature migrante est travaillée par le temps du trauma et ignore la forme sublimée de l'utopie¹⁰. Le choc migratoire n'est pas une métaphore, mais au contraire un ébranlement qui destitue le sujet de la « place » qu'il occupait autrefois. Le temps du trauma crée un récit clivé qui ne peut faire l'objet d'une déclamation. Le temps du trauma met à jour la fragile intériorité du sujet. Pour ces raisons, on préférera retenir l'idée d'une utopie qui situe le sujet dans une temporalité balisée par les figures de l'idylle ou de l'apocalypse. Le temps infigurable du trauma migratoire est alors refoulé au profit de formes déceptives ou euphoriques du passage.

9. Selon Xie Shaobo, « For the diasporic, migrant subject to dwell in the colonizing space of modernity is to be subject to its grammar of communication, its mode of cultural signification, but never totally contained by the space ; instead, it is always positioned on the boundary of modernity, at once inside and outside of the sentence of culture. Dwelling on the boundary, as a handicapped ghost ceaselessly displaced in the half-life, half-light of foreign cultures, the subject of enunciation is seen to emerge as a sporadic, discontinuous flow of fragmented memories, images, repressed voices, and forms of thought » (160-161). Xie Shaobo, « Writing on Boundaries : Homi Bhabha's recent essays », *Ariel : A Review of International English*, vol. 27, n° 4 (oct. 1996), p. 155-166.

10. Sur la rencontre du trauma et de la littérature, on lira *La survivance : traduire le trauma collectif*, (Janine Altounian, Paris, Dunod, coll. « Inconscient et culture », 2000).

Il est vrai que le sujet migrant connaît le sort du voyage, ce qui n'en fait pas pour autant un nomade d'apparat. La littérature des communautés culturelles demeure fidèle à un idéal : la migration a pour tâche de fonder une diversité culturelle et d'en assurer la publicité. L'impact migratoire prend l'aspect d'une reconfiguration narrative qui offre à la société d'accueil le modèle complaisant de l'utopie. La littérature des communautés culturelles correspond dans cette perspective à une revendication narrative simpliste : figure du témoignage, reproduction de l'expérience vécue, évocation d'un ailleurs-natal abandonné. Mon propos ne vise pas à discréditer la puissance de l'impact migratoire. C'est sa portée emblématique, illustrative que je désire contester. La littérature n'est jamais l'expression d'un *ethos* communautaire.

Un *ethos* culturel utopique

Pour quelles raisons la littérature québécoise, acceptant de se défaire de l'emblème national qui lui donnait crédit et existence, devrait-elle alors valoriser la formation périphérique d'une littérature de l'identité altérée, migrante ? La mise en relief de la périphérie, sous la forme du migrant, permettrait de redonner sens à une centralité altérée. La littérature québécoise trouverait bonne conscience dans ce projet, ce qui justifierait la création d'un *ethos* culturel utopique permettant de valoriser une identité québécoise plurielle. L'existence des communautés culturelles, l'attestation de leur rigueur créatrice compteraient au nombre des facteurs qui expliquent la centralité altérée de la littérature québécoise contemporaine. Il demeure que le fait de parler de communautés culturelles correspond à une utopie qui détermine l'adhésion spontanée des agents du collectif dans le champ culturel. Plus encore, la définition restreinte de la littérature des « communautés culturelles » loge en son sein un présupposé ethnocentrique. La littérature des communautés culturelles caractérise un discours instrumental qui correspond au bien commun. Elle doit témoigner des origines, des rituels de passage, des formes diverses de migration. Pour tout dire, la littérature des « communautés culturelles » est perçue comme une réalité « brute » dont la facture informative est prédominante. On comprendra, à partir de ces indications, que la singularité esthétique de la littérature des « communautés culturelles » soit ignorée, sinon malmenée.

UNE LITTÉRATURE DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES

La littérature des communautés culturelles aurait pour seul enjeu déclaré de répertorier des différences infinitésimales et comptables. La valorisation récente des écritures migrantes au Québec correspond au désir de dénouer cette impasse ethnociste. La littérature migrante proclame une énonciation décentrée. Les expressions d'écriture, de littérature migrante nous interpellent quotidiennement. J'y vois le dénouement d'un complexe identitaire qui s'est cristallisé de manière brutale et insistante au Québec. Mais la banalisation actuelle des réflexions sur « l'écriture migrante » est navrante. Il est profondément gênant d'entrevoir la mise en relation du choc traumatique de la migration et sa sublimation esthétique. La valorisation idyllique de la migration ne deviendrait-elle pas, pour le discours social actuel, un alibi qui permet d'ignorer la source du déplacement, la rupture de la fondation (de l'*archè*) l'effraction d'une violence traumatique qui affecte les formes et contours du territoire imaginaire québécois ? À l'encontre du dépaysement, de la déambulation et de l'exotisme, formes mineures et rassurantes de la migration, il faut imaginer d'autres modalités de passage. La littérature migrante ne peut correspondre à un discours lénifiant qui propose une réunification parcimonieuse des cultures. La littérature migrante n'est pas la rencontre esthétique de l'indicible. Elle n'est pas cette agréable aporie postmoderne qui permet à tout un chacun de se dire vivre partout et nulle part. Il convient de distinguer avec soin les « pratiques » subversives des écrivains, soumis à la puissante réalité de l'immigration, de l'exil ou du sentiment d'étrangeté, et la complaisance identitaire qui fait valoir un discours « pluriel », ou que la rencontre avec l'altérité interne est une donnée immédiate de la conscience. Il suffirait alors de peu pour que chacun retrouve les motifs internes de son propre dérangement, de son propre déplacement.

Je souligne la plate banalisation de l'écriture migrante pour mieux indiquer la rapidité désarmante avec laquelle on convoque au Québec l'altérité, l'identité, la différence, le pluralisme afin de penser les marges de la communauté¹¹. Chacun de ces concepts a une puissance

11. La psychanalyse, sur ces questions, aborde la place du trauma sans complaisance et faux-semblant esthétique. On lira : Jean-François Chiantaretto *et al.*, *Écriture de soi et trauma*, Paris, Anthropos, 1997 ; León Grinberg et Rebeca Grinberg, *Psychanalyse du migrant et de l'exilé*, Lyon, Césura Lyon, 1986 ; Jacques

d'évocation bien réelle. Mais il importe d'être prudent quant au manie-
 ment des concepts. Le discours social québécois se plaît à interroger la
 fiction narrative de la communauté. Par l'effervescence des propositions
 conceptuelles, le discours social se constitue souvent à travers de brus-
 ques retournements qui ne sont finalement que l'occasion de proférer le
 discours doxique sous une forme déplacée. La valorisation de l'écriture
 migrante, au détriment des formes dites désuètes de la tradition, ou de
 l'enracinement, n'est-elle pas un dispositif rhétorique pernicieux? La
 littérature québécoise y trouverait une nouvelle jeunesse qui se traduirait
 par la mise au ban de son historicité. La littérature québécoise devien-
 drait migrance par la grâce d'une épiphanie. Et cette « élévation » justifie-
 rait de manière opportuniste sa condition migrante actuelle, ce qui
 permettrait de l'identifier au rang des corpus étudiés par les théories
 postcoloniales émergentes. Je ne dis pas qu'un tel projet soit volontaire,
 justifié ou discutable. La littérature n'a pas pour objet de se situer sur le
 terrain de la morale et du jugement d'opinion. Elle doit cependant
 débusquer les « ontologies » qui contribuent à former les noyaux de résis-
 tance de discours social. La littérature des « communautés culturelles »
 recoupe de manière formelle les enjeux du politique au Québec et de la
 donne nationale qui est au cœur du projet politique. L'*ethos* migrant n'est
 pas une donnée immédiate de la littérature québécoise. Quant aux
 figures de l'attachement et de la sédentarité, elles ne sont pas, par défi-
 nition, désuètes.

La volonté de séparer de manière absolue la migration de l'*oikos*,
 cette habitabilité à la fois territoriale et psychique qui est aussi au cœur
 de l'acte migratoire, me semble une des erreurs les plus fréquentes dans
 le discours critique tenu au Québec sur les communautés culturelles¹².

Hassoun, *L'Exil de la langue*, Paris, Point hors ligne, 1993 ; René Kaës *et al.*, *Dif-
 férence culturelle et souffrances de l'identité*, Paris, Dunod, collection
 « Inconscient et culture », 1998.

12. Nous postulons dans nos travaux récents que toute forme narrative est « récit
 d'espace » c'est-à-dire la mise en jeu d'un *lieu habité*. Nous proposons une
 lecture interdisciplinaire du lieu habité qui offre une place importante à la
 psychanalyse. Celle-ci est convoquée dans la mesure où elle fait appel à une
 compréhension subjective des processus inconscients à l'œuvre dans la mise en
 jeu du mouvement migratoire. Elle est requise afin de nous permettre de concep-
 tualiser l'impact traumatique qui caractérise le processus migratoire, la violence

UNE LITTÉRATURE DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES

C'est une chose de valoriser la migration, de noter l'épuisement vertigineux du déplacement. C'en est une autre que d'interroger le rôle de l'habitabilité psychique dans la littérature des communautés culturelles. Peu de travaux au Québec traitent de la formation pelliculaire de cette habitabilité dont les ramifications avec le politique et l'économie sont déterminantes. Faut-il lire dans cet état de fait un engouement démesuré pour le monde des identités multiples, de la simulation et du *trans* au détriment de l'*oïkos*? Cette dissociation est troublante puisqu'elle démontre combien il est difficile de penser au Québec le temps du passage, la marge transfrontalière qui anime l'acte migratoire.

Si je contestais plus tôt la valorisation exacerbée de la migration, ce n'était pas pour discréditer sa portée dans le champ social. Au contraire, je désire en radicaliser la dimension critique. La forme médiatique de la condition postmoderne nous assomme de lieux communs : notre condition est hétérogène, fissible, altérée. Mais ce constat a été énoncé par la psychanalyse et l'anthropologie au cœur même d'une réflexion sur la modernité. La banalisation intellectuelle que je souligne est d'une autre nature. La promotion générique de la migration n'est pas éloignée d'un discours de consommation de masse. Selon moi, le sujet migrant est un énonciateur de pratiques qui travaille à l'élaboration d'un « art de faire » (M. de Certeau). La littérature migrante est un art de faire : elle n'est pas consensuelle, n'a pas valeur de témoignage descriptif, sauf pour les appareils de pouvoir qui intègrent ces récits dans un discours de légitimation institutionnel.

qui accompagne pour tout sujet l'expérience d'un déracinement existentiel. La psychanalyse suppose la compréhension de l'historicité singulière des pratiques culturelles, non pas afin de privilégier le relativisme culturel, mais pour mieux situer les points de butée symboliques que toute société met en œuvre afin de penser ses frontières et ses lieux de passage. Les incidences de cette conceptualisation pour l'exploration de la littérature migrante à travers la lorgnette des problématiques identitaires au Québec sont à entrevoir dans la mesure où il ne faut pas en faire une règle d'applicabilité trop universalisante pour être opératoire (il ne faudrait pas tomber dans le genre d'écueils ciblés par la critique incontournable qu'adresse Spivak à la « psychanalyse de la culture »). Ainsi, il appert judicieux de positionner l'univers québécois hétérogène comme société postmoderne particulière à travers le plus vaste ensemble des sociétés postmodernes multiformes.

Revenons à l'interrogation soumise au début l'article : la littérature des communautés culturelles, parce qu'elle suscite une mise en relation de l'individualité et du collectif, peut offrir le sentiment d'une cohésion « naturelle ». En témoigne le sentiment d'une concordance entre « l'art de faire » de l'écrivain – la singularité de son « style » – et la conscience collective qui aurait alors une valeur transcendante. Il n'est pas rare d'entendre s'exclamer à propos de tel écrivain des « communautés culturelles » : son style est unique, l'expérience qu'il narre est indicible, la douleur dont il fait part ne peut être partagée. Mais le commentaire est paradoxal. La revendication de « l'unicité » se transforme en particularisme ethnicisé : cet écrivain parle de lui et de sa communauté ; il nous décrit la réalité de son exil avec une précision chirurgicale. Ce double appartient de façon nette à ce que la psychanalyse appelle, depuis Lacan, le champ de l'imaginaire. La cohésion culturelle qui est garante de la norme sociale se constitue à partir de l'illusion fondatrice du témoignage de l'écrivain. Ce dernier, par sa prise de parole, contribue à jouer le rôle de truchement dans un monde incertain. Le pluralisme culturel, faute d'être pensé, est alors personnalisé sous la forme d'un représentant « autorisé » qui cautionne les images de tolérance, d'ouverture et d'inclusion. Mais cette personnalisation est l'aveu d'un symptôme socialisé. En témoigne le malentendu persistant sur la question identitaire qui obsède le discours social au Québec. La valorisation médiatique de la « migration » brouille le statut complexe de la migration et la manière dont un sujet peut se percevoir comme être déplacé. La migration ne coïncide pas à coup sûr avec un projet esthétique : le récit du sujet qui traverse les cultures et s'impose la violence de la défiguration identitaire ne devient pas spontanément une œuvre.

Si la migration possède une valeur générique que ne traduit pas nécessairement l'expérience migratoire, faut-il s'en remettre à la singularité irréductible du point de vue sur soi et les autres ? La littérature des communautés culturelles aurait-elle pour enjeu de décréter la fracture du sens communautaire, d'en déclarer la greffe inopportune ? N'aurait-elle pas pour fonction de situer les interrogations actuelles sur l'identité qui acquièrent force et puissance dans l'exercice traumatique du processus migratoire ? La littérature des communautés culturelles traduit l'invasion de l'imaginaire au cœur du collectif. Le souvenir de la migration est

UNE LITTÉRATURE DES COMMUNAUTÉS CULTURELLES

projeté au cœur de l'écriture dans son inactualité foncière. Pour l'écrire de manière radicale, la littérature des communautés culturelles n'existe pas. Elle contribue à brouiller le sentiment d'appartenance communautaire. La littérature des communautés culturelles reste l'affirmation d'un seul : l'écrivain qui, devant les fantômes du passé, avoue son épuisement et sa ténacité à ne pas pouvoir rendre compte de sa communauté.